

dis, v'là un bracelet à vendre ; j'en veux vingt francs." Le bijoutier le prend, l'examine, le tourne, le retourne, le soupèse dans le creux de sa main ; puis i me demande s'il est à moi. J'hésite un peu ; mais, pour que ce soit plus tôt fait, je réponds que oui. Alors il veut que je lui dise mon nom. "Nicole, pardi" ! que je dis. . . Puis ce que je fais, ousque je demeure, et la rue ; faut que je lui dise le numéro. . . Mon âge ? Est-ce que je sais encore quoi ? Enfin des questions à n'en plus finir. Ennuyée, je lui dis à la fin : "Maintenant que vous savez tout, je vous prévien que je veux vingt francs. — Vingt francs ! qu'il répète en me regardant ; je le crois bien, il en vaut plus de cent."

PAULINE. — Plus de cent !

NICOLE. — Ce n'est pas tout. . . V'là qu'il prend un air. . . ah ! quel air !. . . que j'en étais toute démontée. "Allez, qu'il me dit, j'irai chez vous vous en porter le prix. — C'est pas la peine, que je reprends, donnez-moi ce qui m'est dû." Il ne veut pas. Je me fâche et veux reprendre le bracelet pour que le monsieur ne vienne pas ici. Il refuse et dit : "Je le garde." Et il l'a gardé.

RAOUL. — Mais c'est un voleur.

NICOLE. — Et bien hardi encore ! Je crois qu'il va venir chez nous ; car il m'a semblé qu'il me suivait.

PAULINE. — S'il vient, nous sommes perdus, il parlera à grand-papa.

NICOLE. — Me v'là dans d'beaux draps ! (*On entend sonner.*)

PAULINE. — On sonne !

NICOLE. — C'est le voleur, bien sûr.

RAOUL. — N'ouvre pas.

NICOLE. — Il va resonner et carillonner ; mieux vaut encore voir ce qu'il veut. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

PAULINE, RAOUL

PAULINE. — Si grand-papa pouvait s'être endormi !

RAOUL. — Ce n'est pas son heure.

SCÈNE VI

PAULINE, RAOUL, NICOLE, LE BIJOUTIER

LE BIJOUTIER, *saluant*. — Pardon, je désire-rais parler. . .

PAULINE. — A moi, monsieur ; c'est à moi le bracelet ; j'avais dit à Nicole d'aller le vendre.

LE BIJOUTIER. — Mademoiselle, il peut être à vous ; en tout cas, nous n'achetons pas de bijoux aux personnes de votre âge. Je désire-rais donc parler à vos parents.

PAULINE. — Oh ! monsieur, je vous en prie, il n'y a ici que grand-papa.

LE BIJOUTIER. — Eh bien ! à monsieur votre grand-papa, mademoiselle.

PAULINE. — C'est qu'il ne faut pas qu'il le sache.

RAOUL. — Si maman était ici, vous lui parleriez, et ça nous serait égal.

PAULINE. — C'est pour le verre à grand-papa, monsieur, son verre de cristal.

RAOUL. — Qui coûte vingt francs.

NICOLE. — Vaut mieux tout conter à monsieur le vol. . . (*Elle s'arrête.*)

PAULINE. — Je vais tout vous dire, monsieur. J'ai cassé le beau verre que maman a donné à grand-papa, et Nicole sait que casser un verre, ça porte malheur. Si d'avoir cassé celui de grand-papa le rendait malade, jugez quel chagrin j'aurais. Il est très bon, grand-papa. . . puis il tenait tant à son verre ! Par bonheur, Nicole en a vu un tout pareil à l'*Escalier de Cristal* ; il coûte vingt francs. Monsieur, je vous en supplie, gardez mon bracelet et donnez-moi vingt francs ; je serai si heureuse ! mais surtout ne dites rien à grand-papa.

LE BIJOUTIER. — Mais, ma petite demoiselle, si ce bracelet était à madame votre maman ?

PAULINE. — A maman ! Non, monsieur, il est à moi ; c'est mon oncle Paul qui me l'a donné.

RAOUL. — Et il m'a donné une montre ; mais maman la garde, parce qu'elle dit que je la briserais en voulant la remonter.

PAULINE. — Vous voyez bien que le bracelet est à moi ; j'aime bien mieux m'en passer pour éviter un chagrin à grand-papa.

LE BIJOUTIER. — Ma belle enfant, voici votre bracelet. Je ne puis malheureusement que vous le rendre et non vous l'acheter ; mais soyez tranquille ; je vois que vous avez un excellent cœur, je ne dirai rien à monsieur votre grand-père, que je trouve bien heureux d'avoir une petite fille comme vous.

PAULINE. — Mais, monsieur, comment faire ? Je ne pourrai pas acheter le verre. . . Bon papa va être si affligé ! Ah ! (*Elle pleure.*)

NICOLE, *au bijoutier*. — Je vois bien que vous n'êtes pas un voleur comme je l'avais cru quand vous vouliez garder le bracelet ! mais tout de même, faut que vous n'ayez pas de cœur de refuser de l'acheter à Mlle Pauline.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GRAND-PAPA

PAULINE, *s'essuyant vite les yeux*. — Voilà grand-papa. Oh ! monsieur, ne lui dites rien !

LE GRAND-PAPA. — Monsieur, vous désirez ? . . . Tiens. . . c'est M. Bailly ! Vous allez bien ?

M. BAILLY. — Parfaitement, monsieur je vous remercie.

LE GRAND-PAPA. — Vous venez pour parler à ma fille ?

PAULINE, *bas à Raoul*. — Nous sommes perdus ! Il va tout lui dire.